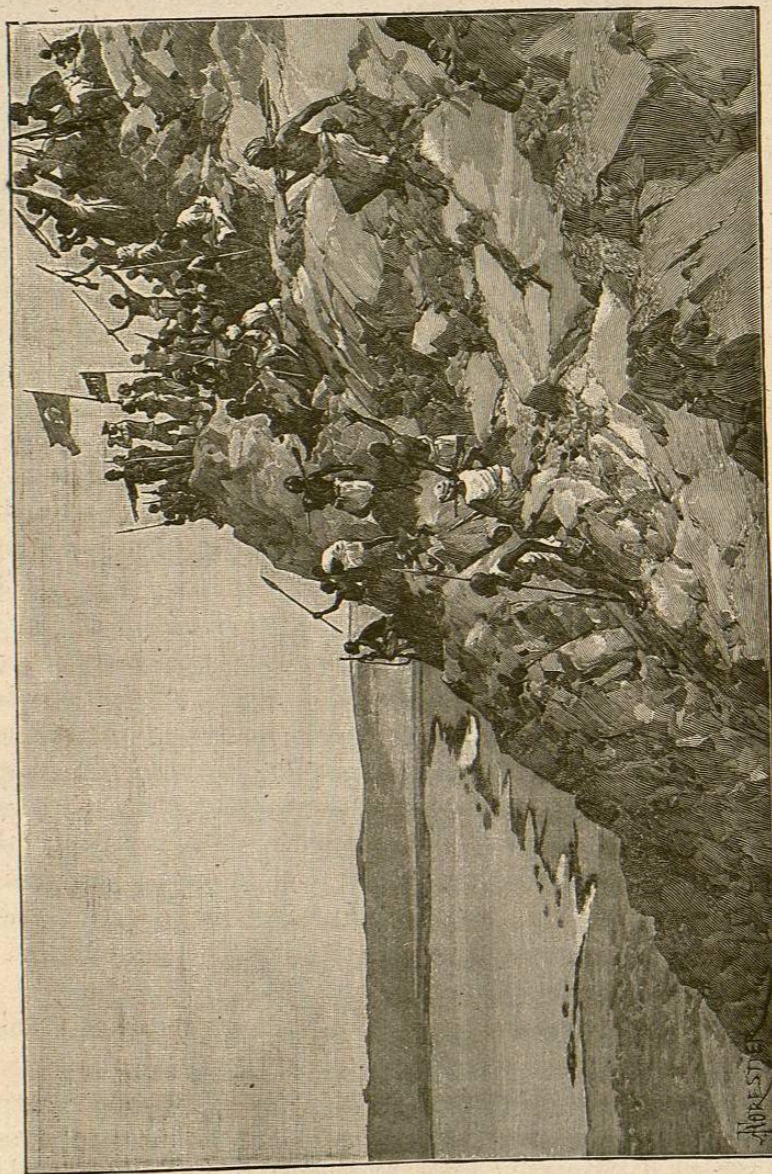


sion que prend l'Albert-Nyanza vers le sud-ouest m'avait souvent émerveillé, surtout après le trait brusque dont Mason circonscrit l'« illimitabilité » de cette mer intérieure. En ce moment je sympathise avec le découvreur qui a subi une si terrible amputation. L'impression faite sur nos esprits n'eût pas été plus forte quand même le lac se fût étendu jusqu'à Khartoum. Eau limitée ou illimitée, la première vue qu'on a du Nyanza et des monts qui l'entourent est noble et même grandiose. A son extrémité, le lac a encore une largeur considérable, mais si nous suivons les lignes que forment les escarpements des rives, nous voyons sa largeur gagner des proportions superbes, et la couleur argentée des hauts-fonds prendre, peu à peu, les teintes azurées de l'océan. A mesure que les dimensions augmentent, la paroi rocheuse et le ciel pâle arrivent à se fondre en un bleu profond. Au nord-ouest on n'en distingue même plus les limites.

Notre point d'observation est par  $1^{\circ} 23'$  de latitude nord. Le bout du lac à l'est porte sur le S.-E. magnétique, et à l'ouest S.-E. par S.-E.-S. Entre les deux extrémités j'ai compté cinq profondes baies, dont une atteint trois kilomètres plus au sud qu'aucun autre point observé.

Aussi loin que portent les yeux, le plateau de l'Ounyoro maintient son niveau horizontal, semble-t-il; mais la vue terminale nous est coupée par un fort épaulement de montagne qui se projette de la chaîne occidentale. Au sud du Nyanza, et entre ces hauteurs qui se font face — le plateau de l'Ounyoro et le nôtre — s'étend une coustière basse, ancien fond de lac et présentement terre ferme. Montant vers le sud en pente douce, elle se couvre d'herbes roussies par le soleil, d'acacias et de broussailles épineuses tout comme les terrasses étalées à nos pieds.

Après une halte de vingt minutes environ, nous entreprenons la descente. Avant que l'arrière-garde et le lieutenant Stairs se fussent acheminés, les natifs s'étaient amassés en un nombre égal au nôtre, et nous n'étions pas encore à 150 mètres plus bas, qu'ils se précipitaient sur la seconde colonne, laquelle répondit par un feu continu. En dessous, nous les apercevions éparpillés en escarmoucheurs et débordant nos deux flancs, suspendus en longue ligne à notre queue sur le raide et difficile sentier.



Arrivée à l'Albert-Nyanza.

Tandis qu'ils décochaient leurs flèches et se glissaient plus près des victimes espérées, ils criaient : « *Kou-la-la heh lilo!* (Où dormirez-vous cette nuit? Vous êtes pris, enfin! Nous vous avons où nous voulions!) »

Et nos gens de leur répondre : « Où que nous dormions, vous n'oserez approcher! Si vous nous avez où vous vouliez, commencez donc tout de suite! »

Un feu assez vif ne leur fit pas grand mal; le sol ne se prêtait pas à un tir sérieux, et nous eûmes une blessure de flèche. Des deux côtés on y allait activement et vivement. Si nous eussions été frais et libres de nos mouvements, plusieurs de ces canailles n'auraient pas regagné la montagne.

La descente continua pendant trois heures; de quinze en quinze minutes il fallait s'arrêter pour repousser les natifs, qui, au nombre d'une quarantaine, nous firent escorte jusqu'à la plaine.

A 800 mètres de la base, nous traversons un ruisseau d'eau légèrement saline, qui s'est creusé un lit profond, flanqué de parois escarpées, perpendiculaires par endroits et hautes de 15 mètres. A l'un des angles rentrants nous installons le camp, inattaquable sur un demi-cercle; l'autre moitié est bientôt garantie par des buissons et des matériaux pris tout auprès, dans un village abandonné. Les indigènes étaient descendus avec l'intention évidente de nous attaquer pendant la nuit; une chaîne de sentinelles fut donc placée à quelque distance, bien dissimulée dans les herbes. Une heure après le crépuscule, la bande approche, tâte un point après l'autre, on ne peut plus surprise de recevoir une fusillade partant de tout le pourtour du demi-cercle.

Ainsi finit la journée. Le repos avait été bien gagné.

L'inspection de l'anéroïde montra que nous étions 686 mètres plus bas que notre dernier observatoire au rebord du plateau.

Le 14, nous traversons la plaine qui descend graduellement vers le lac pendant 8 kilomètres. Nous regardions attentivement si nous trouverions quelque arbre à tailler en canot, mais la plaine ne montrait que minces acacias, arbustes épineux, tamarins et broussailles. Un peu plus loin, le sol, quoique assez riche pour de plus fortes essences, avait une âcreté provenant de sels divers, alcali, natron, incompatibles avec une puissante végétation tropicale. Mais j'espérais déterminer les

naturels à nous céder un canot, ou, mieux encore, je comptais qu'Emin Pacha, ayant visité l'extrémité méridionale du lac, ainsi que je l'en avais prié, aurait fait avec les indigènes les arrangements opportuns. Sinon, nous aurions une excuse légitime pour réquisitionner une pirogue en prêt temporaire.

A 5 kilomètres du lac nous entendîmes des naturels qui coupaient du bois dans un taillis buissonneux. Nous faisons halte; l'interprète leur adresse un appel amical. Pendant dix minutes nous gardons le plus complet silence. Une femme donne la réponse, digne, par sa grossièreté et son obscénité, de la harengère qui a fait la réputation de Billingsgate. Je n'avais encore rien entendu de pareil en Afrique. Il fallut renoncer à l'idée de nous concilier cette virago.

Nous dépêchâmes l'interprète avec quelques hommes jusqu'à un village riverain du lac, appartenant à un chef appelé Katonza, et parfois Kaiya Nkondo. Notre homme avait pour instructions d'employer toute son habileté à gagner le bon vouloir des habitants, de n'accepter aucune rebuffade; indifférent aux menaces, il n'interromprait les négociations que pour éviter les voies de fait. Nous devons suivre à pas lents, et attendre qu'il nous appelât.

Les villageois ignoraient notre approche. En apercevant nos hommes, leur premier mouvement fut de s'enfuir; mais, voyant qu'on ne les poursuivait pas, ils se postèrent sur une termi-tière, à la distance d'une fléchée, curieux plutôt que bienveillants. Constatant que nos gens étaient polis, civils et inoffensifs, ils leur permirent d'avancer. La vue d'un blanc les détermina à descendre, tandis qu'on leur réitérait l'assurance de nos intentions pacifiques. Enfin une quarantaine de natifs s'enhardirent et vinrent à proximité immédiate. Harangues et contreharangues de commencer. Par notre vie, notre gorge et le ciel bleu, nous jurâmes n'avoir aucun mauvais dessein et demander seulement leur amitié et leur bienveillance, que nous reconnaîtrions par des présents convenables. Eux de répondre que leur hésitation pouvait être mal interprétée, et même attribuée à de la crainte, mais qu'ils avaient rencontré, plus souvent qu'une fois, des gens appelés Ouarassoura, et ces Ouarassoura, armés de fusils comme les nôtres, s'en servaient pour tuer le monde. Quelle preuve que nous n'étions pas des Ouarassoura? ou de leurs amis? car nous avons des

fusils comme eux. Et ils étaient prêts à se battre contre tous Ouarassoura ou alliés des Ouarassoura.

« Des Ouarassoura? des Ouarassoura? Quelles sont ces gens? Jamais nous n'ouïmes ce nom. D'où sont-ils? etc., etc., et ainsi de suite, jabetant de la sorte pendant trois mortelles heures sous le chaud soleil. Nos cajoleries et nos sourires les plus flatteurs semblaient faire effet, quand nos interlocuteurs, pris d'une mauvaise humeur subite, exprimèrent leurs soupçons dans ce langage dur et guttural de l'Ounyorô qui sonne si désagréablement à l'oreille. En somme, tous nos efforts échouèrent. Innocemment, nous avions excité leurs craintes en parlant avec trop de bienveillance de l'Ounyorô et de Kabba Réga, qui, nous l'apprîmes plus tard, était leur mortel ennemi. Ils ne voulaient pas de notre amitié, ne voulaient pas faire la fraternité du sang, refusaient même nos cadeaux. Cependant ils nous donneraient de l'eau à boire et nous montreraient un chemin le long du lac.

« Vous cherchez un homme blanc, dites-vous. Nous apprenons qu'il y en a un chez Kabba Réga<sup>1</sup>. Il y a beaucoup, beaucoup d'années, un blanc vint du nord par un bateau-fumée<sup>2</sup>, mais il repartit, et cela advint quand nous n'étions encore que des enfants. Depuis, il n'y a pas eu de bateau étranger dans nos eaux. On nous parle de blancs qui sont à Boussoué<sup>3</sup>, mais c'est bien loin d'ici. Votre chemin suit le long du Nyanza, vers le nord. Toutes les vilaines gens arrivent de ces parages. Et nous n'avons pas entendu que du côté de l'Itourî il en vint d'honnêtes. Les Ouarassoura sortent de là. »

Ils condescendirent à nous montrer le sentier du lac, et se tinrent de côté, nous disant, sur un ton qui n'était pas hostile, de prendre garde à nous. Décidément ils ne voulurent rien accepter. Surpris de leurs manières, mais n'ayant aucun prétexte à querelle, nous allions par le chemin, plongés en des réflexions qui n'avaient rien d'agréable.

Un seau d'eau froide venait d'être jeté sur l'espérance qui nous avait animés jusque-là. Jamais perspective aussi décourageante n'échut à un explorateur africain. Depuis notre départ de l'Angleterre, le 21 janvier 1887, jusqu'à cette date du

1. C'était Casati.  
2. Mason Bey.  
3. Msoué.

4 décembre, nous n'avions pas soupçonné qu'en atteignant le but, nous pourrions être décontenancés autant que nous l'étions pour le quart d'heure. Aucune autre consolation que celle de n'avoir plus d'incertitude. Nous avions espéré trouver des nouvelles du Pacha. Nous nous étions figuré qu'un gouverneur de province, possédant deux vapeurs, des bateaux de sauvetage et des canots, serait connu partout sur un lac comme l'Albert, qu'un pyroscaphe traverse en deux jours d'un bout à l'autre. Il ne pouvait pas ou ne voulait pas quitter Ouadelaï, à moins qu'il ne sût rien de notre arrivée<sup>1</sup>.

Quand, à Ipoto, une faiblesse excessive nous obligea d'abandonner le bateau d'acier, nous espérions une des trois choses : averti de mon arrivée, le Pacha aurait préparé les naturels à me recevoir — ou je pourrais acheter un canot — ou je pourrais m'en fabriquer un. Or le Pacha n'avait jamais visité la partie sud du lac — il n'y avait pas de canot à prendre — et il n'y avait pas d'arbre pour en fabriquer.

Depuis notre entrée dans le Pays aux Herbes, nous avons consommé cinq caisses de cartouches, il nous en restait quarante-sept, plus celles laissées à Ipoto, sous la garde du capitaine Nelson et du docteur Parke. Ouadelaï est à 25 journées par terre, à 4 par eau. Si nous allions par terre, 25 caisses y passeraient, en supposant les gens du nord semblables à ceux du sud. A notre arrivée près d'Emin Pacha, nous n'en aurions plus que 22. A ne lui en laisser que 12, il nous en resterait 10 pour reprendre une route sur laquelle nous en avons déjà brûlé 50. 10 caisses ne nous suffiraient pas plus que 12 à Emin. Tel était l'inventaire que je faisais de la position, pendant que nous cheminions le long de la rive. Mais, espérant que nous trouverions un canot dans l'île de Kassanya vers laquelle nous nous dirigeons, je ne pris aucune autre résolution que celle de chercher un bateau et, si je n'en trouvais pas, de discuter la question en toute franchise avec mes compagnons.

A notre halte méridienne, quelques kilomètres au nord de

<sup>1</sup> En novembre 1887, Emin Pacha avait écrit à son ami le docteur Felkin : « Tout va bien. Nous sommes au mieux avec les chefs et leurs gens. Nous partirons bientôt pour Kibiro, sur la côte est du lac Albert. J'ai envoyé à la recherche de Stanley, mais on est revenu sans nouvelles. Stanley est attendu vers le 15 décembre 1887. » Or, nous arrivâmes le 14.

Katonza, je parlai de la retraite pour la première fois. Les officiers furent étonnés autant qu'affligés.

« Ah! messieurs, dis-je, ne faites pas cette figure-là! N'augmentez pas mon chagrin. Regardons la situation bien en face. S'il n'y a pas de canot à Kassanya, il nous faut retourner sur nos pas, quoi qu'il en coûte. Nous emploierons aujourd'hui et demain à en chercher, mais nous aurons à compter avec la famine si nous nous attardons en ce désert. La plaine aride du lac n'a pas de cultures; pour en trouver, il faut retourner au plateau. Notre principale espérance était en Emin Pacha. J'eusse pensé que ses vapeurs seraient venus ici, ne fût-ce que pour une courte visite : ils auraient répandu la nouvelle qu'il attendait des amis venant de l'ouest. Qu'est-il devenu? Pourquoi n'a-t-il pas donné signe de vie? Depuis Mason Bey, les habitants de Katonza n'ont vu ni vapeur ni homme blanc, mais ils savent que Casati est dans l'Ounyororo; sans embarcation, il nous faut tout un mois pour le joindre.

« Si nous ne battons pas en retraite, nous n'avons, me semble-t-il, qu'à nous emparer sur la rive de quelque village où nous attendrions les événements dans un camp retranché. La nouvelle s'en répandrait dans l'Ounyororo et à Ouadelaï. Casati, Emin ou le roi d'Ounyororo auront la curiosité de savoir qui nous sommes et enverront aux renseignements. Mais il nous faut manger. Or ces villageois ne sont pas agriculteurs. Ils prennent du poisson, et font du sel, qu'ils vendent aux montagnards contre du grain. Pour fourrager chaque jour, nous aurions à monter et descendre quotidiennement cette terrible pente. Pendant une semaine ou deux, les naturels lutteraient contre nos gens, mais, se voyant toujours dépouillés, ils déguerpiraient, nous laissant maîtres du sol nu. Ce ne serait pas nous tirer d'affaire.

« Si nous avons un bateau, ou pouvions nous en procurer un, nous y ferions monter vingt hommes avec un officier; nous les approvisionnerions pour dix à douze jours, et je leur dirais : A la garde de Dieu! Puis nous remonterions les escarpements, nous occuperions sur le rebord du plateau une bonne position que nous rendrions inexpugnable; et nous fourragerions au nord, au sud et à l'est, dans un pays qui abonde en grain et en bétail. Nos sentinelles ne perdraient pas de vue le lac. Dès qu'elles y signaleraient du feu ou de la